

La fabrique de George Orwell

Peut-être parce qu'il eut lui aussi un parcours singulier, Simon Leys figure parmi les intellectuels qui ont le mieux compris la véritable personnalité de George Orwell, à la différence de ceux qui ont essayé de le faire entrer coûte que coûte dans des cases politiques toujours trop étroites pour sa carrure.

« Chez Orwell, remarque l'auteur des *Habits neufs du président Mao*, la qualité qui frappe le plus, c'est l'originalité. La vraie originalité, c'est le fait d'un homme qui, ayant d'abord réussi à devenir lui-même, n'a plus qu'à écrire naturellement. L'originalité échappe invinciblement à qui la poursuit pour elle-même, ne trouvant que la fausse originalité – cette lèpre qui ronge les lettres... Or un homme vrai ne saurait se réduire à des simplifications abstraites, à des définitions à sens unique (gauche, droite, progressiste, réactionnaire) ; c'est un nœud naturel de contradictions, un vivant paradoxe, comme Orwell l'a bien suggéré en se

décrivant lui-même comme un « anarchiste conservateur¹ ».

« Anarchiste conservateur », le mot suscite toujours des débats entre les orwelliens de gauche et les orwelliens de droite. Le fait est qu'il n'a utilisé cette expression d'« anarchiste conservateur » qu'une seule fois, dans sa jeunesse, alors qu'il n'avait encore aucune opinion politique arrêtée, et peut-être s'agissait-il d'une provocation, d'une « bravade », comme il le dira. À vrai dire, même s'il a d'évidentes sympathies pour la pensée anarchiste, un mépris revendiqué pour la bourgeoisie et une hostilité certaine envers les forces de l'ordre, il est beaucoup trop attaché au parlementarisme et aux institutions britanniques, qu'il voudrait cependant voir se réformer, pour qu'on l'associe à la mouvance libertaire.

D'autres l'ont vu comme un « dissident patriote » ou un « patriote révolutionnaire », capable de dénoncer toutes les injustices dont l'Angleterre a été capable à travers l'Histoire, à commencer par son impérialisme exacerbé, et en même temps désireux de lui avouer son amour non seulement pour tout ce qu'elle a accompli mais pour ce qu'elle est. Le journaliste et essayiste Kévin Boucaud-Victoire le définit comme un « socialiste inclassable² », une formule qui correspond bien à l'écrivain.

1. Sébastien Lapaque, « Orwell, selon Simon Leys », *Le Figaro littéraire*, 15 octobre 2007.

2. Kévin Boucaud-Victoire, *George Orwell, écrivain des gens ordinaires*, Éditions Première Partie, 2018.

Ce singulier conservatisme, mâtiné de profonde nostalgie, ses biographes Stansky et Abrahams en expliquent les racines par la crainte que ses parents aient de perdre les privilèges et les plaisirs que leur procurait leur classe. Cette classe, Bernard Crick la décrit comme « la couche inférieure de la strate supérieure de la classe moyenne », une « couche qui n'a pas d'argent¹ » et doit donc tirer le diable par la queue pour préserver un certain train de vie qu'elle estime lui correspondre.

Anti-moderne, Orwell l'est d'une certaine manière comme en témoigne son installation précaire à Jura. Il se montre, certes, technophobe, mais ce n'est pas toute la technique qu'il rejette, seulement son excès parce qu'il redoute qu'elle asservisse davantage l'homme. Passéiste dans son attachement viscéral aux traditions britanniques, en particulier la monarchie, il éprouve aussi une grande méfiance envers les intellectuels, notamment de gauche, qu'il accable volontiers de sarcasmes : « certaines idées sont tellement absurdes que seuls les intellectuels peuvent y croire ». Et il moque cruellement leur manque d'humour. En même temps, c'est un socialiste convaincu, parfois très violent et radical dans l'expression de ses convictions. Pour le comprendre, il faut d'abord remonter le temps.

Eric Arthur Blair est né en juin 1903 à Motihari, dans le Bihar, non loin de la frontière népalaise, une région des plus pauvres, accablée par la chaleur et

1. Bernard Crick, *George Orwell, op. cit.*

l'humidité, l'une et l'autre terribles avant la mousson. Son père, fils d'un officier de l'armée anglo-indienne, était un fonctionnaire subalterne du département de la fonction publique indienne chargé de superviser la culture et la transformation de l'opium. Sa mère, issue d'une famille française, les Limouzins, était fille d'un marchand de teck, dont l'épouse, Thérèse Catherine, la grand-mère de l'écrivain, vivait encore en Birmanie où elle passa quarante ans sans pour autant apprendre un mot de birman, une attitude qu'il qualifiera de « typique de l'Anglaise ordinaire » dans les colonies.

Le petit Eric et sa mère regagnent l'Angleterre, et le père reste aux Indes, dont il ne reviendra qu'à sa retraite.

La famille Blair a toujours eu partie liée avec l'impérialisme britannique. Elle est donc associée à sa grandeur puis à son lent déclin. L'heure n'est plus alors à la flamboyance, comme au temps de Charles Blair, l'arrière-arrière-arrière-grand-père de George Orwell, un propriétaire d'esclaves en Jamaïque que l'on peut découvrir, quelque peu infatué, tout le contraire de George, sur un grand tableau de Sir Joshua Reynolds, au Metropolitan Museum of Art.

Aux yeux de la famille Blair, l'éducation de leur seul fils est sacrée. Son inscription dans une bonne *preparatory school* veut prouver qu'elle a gardé son rang. C'est aussi un investissement qui permettra à leur fils d'entrer dans un collège prestigieux, puis d'accéder aux plus grandes universités et, enfin, de faire une brillante carrière au sein de l'Empire. Les

parents du jeune Eric n'ont certes pas les moyens de payer les frais d'inscription exorbitants de St. Cyprian mais une bourse leur permet de contourner cet obstacle. L'interne s'y sentira humilié, brimé, peut-être sera-t-il même fouetté à cause d'une incontinence urinaire pendant son sommeil. Il y perdra cette part d'enfance qu'il voulait conserver le plus longtemps possible. Néanmoins, l'objectif familial est atteint : Eric Blair sera admis à Eton, toujours grâce à une bourse.

En 1922, à l'issue de ses études secondaires qui auraient dû le conduire à Oxford ou Cambridge, à la condition qu'il ait suffisamment travaillé pour obtenir une nouvelle bourse, il passe le concours de la police indienne impériale. Il n'a jamais expliqué les raisons d'un tel choix, certains de ses biographes évoquent la nostalgie de l'Inde natale, pays qu'il a pourtant quitté à l'âge de 4 ans – ou 1 an, selon d'autres biographes – et dont il ne garde quasiment aucun souvenir. L'examen réussi, il choisit la Birmanie, qui fait alors partie du Raj (l'empire des Indes). Il y demeurera cinq ans, découvrira « la sale besogne de l'Empire », l'exploitation des Birmans, le comportement odieux des Britanniques qui l'éclaireront sur la véritable nature du colonialisme, « un mal en soi », et lui feront vouer à celui-ci « une haine farouche ».

Un premier événement va le poursuivre pendant longtemps : l'exécution d'un Birman à laquelle il n'était pas obligé d'assister et qu'il retranscrira dans sa nouvelle *Une pendaison*. Il y relate les derniers instants d'un condamné et l'ordonnancement de sa mort. Un

incident, en apparence insignifiant, va lui nouer la gorge : sur le chemin qui le conduit à l'échafaud, le futur supplicié fait « un léger pas de côté » pour éviter une flaque d'eau. « Jusque-là, écrit Orwell, je n'avais bizarrement jamais réalisé tout ce que signifie l'exécution d'un homme conscient et en parfaite santé. Lorsque je vis le prisonnier faire cet écart pour éviter la flaque ; je vis le mystère, l'injustice qu'il y a à faucher une vie en pleine sève. Cet homme n'était pas à l'agonie, il était aussi vivant que nous¹. »

Seconde scène macabre, qui lui fera écrire *Comment j'ai tué un éléphant*, celle qui le voit, en sa qualité d'officier, obligé de tuer contre son gré un éléphant domestiqué qui, pris de folie, vient de dévaster un bazar et de tuer un coolie. Il préférerait épargner l'animal mais ne peut pas se soustraire à cette exécution qui fait partie des missions de la police coloniale, parce que la foule l'exige et qu'il ne veut pas paraître ridicule : « Je sentais la pression irrésistible de leurs deux mille volontés qui me poussaient de l'avant. C'est à ce moment-là, alors que je me tenais sur cette route, avec mon fusil à la main, que j'ai saisi pour la première fois la vacuité, la futilité du règne de l'homme blanc en Orient. J'étais là, l'homme blanc armé de son fusil, devant une foule indigène désarmée : en apparence, le protagoniste de la scène, mais en réalité, une marionnette dérisoire qu'agitait dans tous les sens la volonté de ces visages jaunis derrière moi. Je compris, à cet instant, que lorsque

1. George Orwell, « Une pendaison » in *Écrits de combat*, Éditions Bartillat, 2021.

l'homme blanc devient tyran, c'est sa propre liberté qu'il anéantit¹ », relate-t-il.

Dans ces deux textes, apparaissent les conflits intérieurs de George Orwell déchiré entre son engagement au service de la puissance coloniale qu'il a promis de servir et ses valeurs humanistes, ainsi que sa culpabilité et sa propre sensibilité à l'égard de la vie humaine et animale. Sans compter qu'il a aimé, du moins les premières années, sa mission birmane, évoquant même le plaisir d'enfiler l'uniforme de la police impériale au bas de pantalon lacé. Bien des années plus tard, il confia à son ami Anthony Powell : « Ces lanières sous la botte vous donnent un sens comme rien d'autre dans la vie. »

Mais ce n'est pas seulement un reporter qui s'exprime dans ces deux textes ni un moraliste qui cherche à expier ses compromissions avec l'ordre colonial. On y découvre aussi une mise en scène très aboutie dans sa manière de relater les événements, mêlant des éléments de fiction – a-t-il réellement assisté à la pendaison ? L'éléphant a-t-il vraiment tué un indigène ? – à de strictes observations. Eric Blair a sans doute vécu ces épisodes, ou plutôt les a-t-il subis, mais il revient à George Orwell de les raconter bien plus tard : ces nouvelles seront respectivement publiées en 1931 et 1936. Le romancier apparaîtra dans toute son ampleur lorsqu'il écrira *Une histoire birmane*.

C'est en revenant en Angleterre qu'il décide de démissionner pour se consacrer uniquement à

1. George Orwell, « Comment j'ai tué un éléphant » in *Écrits de combat*, *ibid.*

l'écriture et en vivre, fut-ce très difficilement. Il lui faut partir de rien, « *from the gut* » (« depuis le caniveau »), comme il le dira. Quand on est tout en bas, on ne peut que regarder vers le haut. D'où son voyage à Paris, alors capitale littéraire du monde, mais loin de La Coupole ou de La Closerie des Lilas, il décide de se mêler aux clochards, les *tramps*, et aux chiffonniers. Il veut être sans le sou, sans famille, *no direction home*, comme le chante Bob Dylan, et comprendre ce que l'on ressent alors. Certes, il n'est pas le premier à choisir ce qu'on appellerait aujourd'hui l'immersion, un autre grand écrivain, Jack London, d'ailleurs son modèle, l'ayant précédé dans l'*East End* de Londres pour écrire *Le Peuple de l'abîme*. Il a un peu d'argent en poche mais comme il se le fait dérober, il n'a d'autre possibilité que de vivre à l'heure de la dèche. Une pneumonie et la malnutrition le conduiront à l'hôpital. Un boulot, parce qu'il est harassant et l'un des plus mal payés, demande toujours des bras : la plonge.

Il revient ensuite en Grande-Bretagne pour vivre une expérience similaire. *Dans la dèche à Paris et à Londres* est le récit de ces vagabondages sur lesquels sa famille préfère fermer les yeux. Puis il découvre le monde des ouvriers et des mineurs du Yorkshire, dans le nord de l'Angleterre. « J'avais le sentiment qu'il me fallait me soustraire non seulement à l'impérialisme, mais aussi à toute forme de domination de l'homme sur l'homme. Je voulais m'abîmer, m'enfoncer parmi les opprimés, être l'un des leurs et me battre à leurs côtés contre les tyrans. De plus, en grande partie

La fabrique de George Orwell

parce que j'avais été contraint à réfléchir à tout cela dans la solitude, ma haine de l'oppression avait pris des proportions extraordinaires. À l'époque, la vertu me paraissait résider exclusivement dans l'échec¹ », expliquera-t-il.

Là encore, en peignant de nouvelles situations de détresse, de misère et de lutte, en s'incluant dans le tableau avec toute la palette de sa sensibilité, il se fabrique peu à peu en avançant dans la connaissance de lui-même. Il l'explique dans *Pourquoi j'écris*. « Ces expériences n'ont pas été suffisantes pour me donner une orientation politique précise. [...] À la fin de 1935, je n'avais toujours pas réussi à prendre une décision ferme », écrit-il, laissant transparaître une certaine amertume.

*

Le véritable tournant intervient l'année suivante avec le conflit espagnol et la prise de risque que celui-ci implique. « La guerre d'Espagne et les événements de 1936-1937 remirent les pendules à l'heure et je sus dès lors où était ma place. Tout ce que j'ai écrit d'important depuis 1936, chaque mot, chaque ligne, l'a été directement ou indirectement, contre le totalitarisme et pour le socialisme tel que je le conçois », insiste-t-il dans *Wigan Pier au bout du chemin*.

1. George Orwell, *Wigan Pier au bout du chemin* in *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 2020.

La Chambre d'Orwell

Le caporal Eric Blair de la guerre civile espagnole devient l'écrivain politique George Orwell. Ses combats contre le totalitarisme ne cesseront plus. De retour à Londres, il s'attaque au stalinisme dont la contagion a gagné nombre d'intellectuels de la gauche contre lesquels il va partir en croisade. S'il a cru profondément aux valeurs du pacifisme, il les reniera brutalement au moment des accords de Munich, dénonçant avec rage et sans aucune autocritique ce qu'il avait défendu tant et plus.

Tous ces combats, il les emportera avec lui à Barnhill où certains prendront forme dans *1984*.